



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Okubo Toshimichi, le Bismarck du Japon

Issu d'une lignée de samouraïs, il fut l'un des grands artisans du Japon moderne avant de périr assassiné.

En ce matin du 14 mai 1878, il fait chaud sur Tokyo, la nouvelle capitale du Japon. Depuis six heures du matin, Okubo Toshimichi, ministre de l'intérieur et homme fort du Japon depuis la restauration Meiji, dix ans plus tôt, est en conversation avec Yamayoshi Morisuke, le gouverneur de la préfecture de Fukushima. Toshimichi est lucide. Il sait que la modernisation du Japon, ce programme qu'il a fait sien et auquel il œuvre sans relâche, prendra du temps, trente ans au moins explique-t-il à son interlocuteur. Un an plus tôt, il a dû mater dans le sang la rébellion du clan samouraï des Satsuma, menée par Takamori Saigo. Terrible ironie du sort, c'est dans la province même de Satsuma que le ministre est né, a grandi et a fait ses premières

armes en politique. Quant à Takamori Saigo, avec lequel il a effectué des études, il a longtemps été son frère d'armes. Les deux hommes se sont battus ensemble pour instaurer la restauration Meiji. Le rythme effréné des réformes et la volonté de centralisation manifestée par l'Empereur ont fini par avoir raison d'une amitié vieille de plus de 30 ans. Tokyo a dû mobiliser pas moins de 70 000 hommes pour venir à bout de cette révolte. Mais l'affaire a laissé des traces. Un peu partout au Japon, les anciens clans féodaux s'agitent, au nom de la tradition et des privilèges ancestraux des castes samouraï, que le nouveau pouvoir impérial, à leurs yeux, piétine allègrement. Pour Okubo Toshimichi, des années seront nécessaires avant d'en finir avec ces poussées de fièvre



récurrentes. A huit heures ce matin-là, son entretien terminé, le ministre de l'Intérieur rejoint sa calèche et prend la direction du palais impérial où il est attendu en audience. Les rues son très encombrées et la voiture progresse lentement. Soudain, un groupe d'hommes armés débouche de l'angle d'une rue et se précipite sur la calèche. Okubo Toshimichi n'a aucune chance. Alors qu'il cherche à fuir, il est sauvagement assassiné à coups de sabre. Ainsi périt, à 48 ans, le Bismarck du Japon. Ses meurtriers, qui seront exécutés un peu plus tard, appartiennent tous au clan des Satsuma. En tuant celui qu'ils considèrent comme un despote et un traître à sa caste, ils ont voulu venger Saigo Takamori.

Traître à sa caste, Okubo Toshimichi l'est en effet d'une certaine manière, lui qui n'hésita pas à s'attaquer à tous les conservatismes pour permettre l'émergence d'un pouvoir impérial digne de ce nom. Sa vie est étroitement liée à la restauration Meiji, dont il fut l'un des artisans majeurs, et à la modernisation du Japon, notamment sur le plan économique. Lorsqu'il naît en 1830, fils d'un humble officier de Satsuma, le Japon est un pays totalement fermé. Entrer ou revenir dans

l'archipel sans une autorisation expresse est puni de mort immédiate, la mesure s'appliquant aussi bien aux Japonais qu'aux étrangers. Les seuls échanges commerciaux autorisés avec l'extérieur, notamment avec la Corée, la Chine et les Hollandais, ont lieu sur l'île artificielle de Dejima, dans la baie de Nagasaki. Mais ils sont relativement limités et, surtout, étroitement surveillés par les autorités. Appelée « sakoku » - littéralement « fermeture du pays » - cette politique isolationniste instaurée en 1641 a certes donné au pays une longue période de pays, permettant ainsi l'émergence d'une culture propre au Japon. Mais elle a aussi contribué à scléroser le pays, situé à l'écart des grands courants intellectuels, techniques et commerciaux. Le pouvoir lui-même reflète le poids des traditions. Confiné dans son palais de Kyoto, l'Empereur n'est que le représentant d'Amaterasu, la déesse du soleil, et ne dispose d'aucun pouvoir. La réalité de ce dernier appartient en fait au « shogun » - littéralement le « grand général pacificateur des barbares » - qui, lui, dirige le pays depuis Edo, l'actuel Tokyo. Depuis 1603, le shogunat est détenu sans interruption par la puissante dynastie des Tokugawa. Son pouvoir, largement centrali-



sé, repose sur un réseau très dense de grands domaines (les « hans », au nombre de 300 environ) dirigés par de grands féodaux, les « daimyos ». En échange d'une soumission absolue au Shogun, ceux-ci disposent d'une relative liberté pour gérer leurs domaines. Les classes sociales elles-mêmes sont strictement hiérarchisées. Le sommet de la pyramide est occupé par la classe guerrière des samourais qui ont le droit de porter l'épée et qui constituent en quelque sorte la suite guerrière d'un damyo. Puis viennent les fermiers, les artisans et enfin les commerçants, totalement méprisés.

C'est dans ce monde où les traditions pèsent lourd qu'Okubo Toshimichi grandit. Issu d'une modeste mais vieille famille, son père, Okubo Juemon, fait partie de la suite guerrière de la famille Shimazu, qui règne depuis des lustres sur la province de Satsuma. C'est donc tout naturellement qu'il reçoit une formation de samourai dans l'une des nombreuses écoles provinciales dont le shogunat a favorisé la création dans les différents hans de l'archipel. C'est là qu'il rencontre et se lie d'amitié avec Saigo Takamori, issu lui aussi de la province de Satsuma, avec lequel il finira par

s'opposer violemment. En 1846, après sa formation, il est appointé comme archiviste de la province, ce qui fait de lui un haut fonctionnaire et un fidèle de la famille Shimazu. Mais déjà la roue tourne. Acquis aux idées réformatrices qui commencent à se répandre dans l'archipel, son père participe en 1849 à une rébellion visant à écarter les conseillers les plus conservateurs qui entourent le damyo Shimazu Narioki. Le coup échoue lamentablement. Il s'ensuit, pour la famille, une période de difficulté. Tandis que son père est exilé, Okubo Toshimichi est relevé de ses fonctions et placé en résidence surveillée. Dépouvé de moyens, le clan tombe dans la pauvreté. Par chance, la situation dans la province de Satsuma se retourne rapidement. L'échec du coup de 1849 n'a en effet pas empêché les idées réformatrices de gagner du terrain. En 1851, une importante délégation de nobles fait le voyage jusqu'à Edo. Elle obtient du Shogun que le damyo Shimazu Narioki soit écarté au profit de son fils Nariakira, acquis aux idées réformatrices, et notamment à l'ouverture sur l'Occident. Pour Okubo Toshimichi, l'heure du retour en grâce a sonné. A partir de 1852, il commence une carrière de haut fonctionnaire au service du nouveau damyo.



Elle culmine en 1858, date à laquelle il est nommé administrateur des finances et des taxes de la province. A 28 ans, Okubo Toshimichi est l'une des principales figures du gouvernement de la province. Avec l'aval de Nariakira, il favorise la création de chantiers, de verreries et d'ateliers métallurgiques.

Le Japon est alors en pleine effervescence. En 1853, un événement capital s'est en effet produit : l'arrivée en baie de Tokyo de l'escadre américaine conduite par le commodore Perry, lui-même porteur d'une lettre du président des Etats-Unis au Shogun exigeant l'ouverture du Japon au commerce. Perry et ses canonnières ont fait une telle impression sur le Shogun que celui-ci a aussitôt cédé aux exigences de ses « visiteurs ». En 1854, la Convention de Kanagawa a autorisé les occidentaux à pénétrer dans les ports de Shimoda et de Hakodate, marquant le début de l'ouverture - forcée ! - du Japon au commerce et, par la même occasion, la fin de la politique isolationniste du Sakoku. Quatre ans plus tard, en 1858, suite à la maladie du Shogun désormais placé dans l'impossibilité d'exercer ses fonctions, le pouvoir a échu à un haut fonctionnaire du Shogunat, Naosuke Li. Partisan de l'ouverture du Ja-

pon, celui-ci a fini par indisposer nombre de féodaux par son arrogance et ses comportements dictatoriaux. Cette même année 1858, Nariakira, le daimyo de Satsuma, lève une grande armée afin de marcher sur Edo et de renverser Naosuke Li. Las ! Alors même qu'il passe ses troupes en revue, il tombe brusquement malade et meurt.

A moins de 30 ans, Okubo Toshimichi est donc au cœur des luttes politiques qui secouent le Japon et dont sortira bientôt la restauration Meiji. En retracer toutes les péripéties serait aussi long que fastidieux. L'essentiel est que, tout au long des années 1860, Okubo Toshimichi fait partie, avec Saigo Takamori et Kido Takayoshi de ce petit groupe de fonctionnaires et d'officiers bien décidés à abattre le shogunat et à restaurer la puissance impériale. L'arrivée des canonnières américaines et l'ouverture forcée du Japon ont en effet totalement décrédibilisé le gouvernement central d'Edo, déjà mis à mal par Naosuke Li, en même temps qu'ils ont provoqué une grave instabilité économique. L'inflation, le chômage, sans parler des épidémies - les étrangers ont amené avec eux le choléra qui a fait des centaines de milliers de victimes - ont fini par gravement désorga-



niser les structures sociales du Japon. Avec ses deux frères d'armes, Okubo Toshimichi se situe au cœur des batailles politiques qui secouent le Japon dans les dernières années du shogunat. Réformiste et partisan de l'ouverture à l'Occident, Okubo n'a jamais cessé de l'être. Mais comme beaucoup de Japonais, il a été profondément choqué par l'humiliation infligée par le Commodore Perry au Japon, une humiliation que seule, à ses yeux, un pouvoir impérial fort pourra à l'avenir éviter. Assassinats, enlèvements, révoltes, tentatives de coup d'Etat : l'homme est ainsi au cœur du mouvement révolutionnaire pro-impérial. L'affaire, très complexe, se noue en novembre 1867 lorsque le shogun régnant, Yoshinobu Tokugawa, abdique volontairement. Deux mois plus tard, en janvier 1868, les troupes révolutionnaires à la tête desquelles on retrouve à nouveau Okubo Toshimichi et que soutient le nouvel empereur Mitsu-Hito, qui a succédé à son père en janvier 1868 et qui un chaud partisan du pouvoir impérial, entre dans Edo, signant ainsi la fin du shogunat. Il faudra encore quelques mois et plusieurs batailles pour en finir avec les derniers partisans du shogunat. L'ère Meiji, du nouveau nom pris par l'Empereur

Mitsu-Hito - nom qui signifie littéralement « gouvernement éclairé » - commence officiellement.

Avec Saigo Takamori, placé à la tête de la nouvelle armée japonaise qu'il entreprend de moderniser avec l'aide d'instructeurs européens, et Kido Takayoshi, nommé conseiller impérial, Okubo Toshimichi en est d'emblée la figure marquante. Nommé ministre de l'Intérieur, il dispose de pouvoirs considérables qui en font le véritable chef du gouvernement : outre les finances et l'économie, il a en charge les questions sociales et institutionnelles et supervise en grande partie les questions diplomatiques. C'est dire l'influence de cet homme austère et totalement absorbé par sa tâche ! Création d'une nouvelle monnaie nationale, le yen, et d'une banque centrale, remplacement du calendrier lunaire et solaire d'origine chinoise par le calendrier grégorien, transfert de la capitale de Kyoto à Edo rebaptisée Tokyo, création de l'Université de Tokyo, réforme des impôts, soutien à la création de grandes industries nationales, construction de routes, de ponts et de ports, modernisation de l'agriculture, constitution d'une puissante flotte de guerre... Son œuvre est im-



mense. Entre 1871 et 1873, il se rend également aux Etats-Unis, en Allemagne et en Grande-Bretagne pour étudier les différents régimes politiques. Il en revient avec une constitution taillée sur mesure pour l'Empereur et fortement inspirée de la constitution allemande créée par Bismarck faisant de l'Empereur l'autorité politique suprême mais posant les bases d'un régime constitutionnel.

Sa volonté réformatrice allait cependant finir par causer sa perte. L'une de ses premières mesures avait été d'abolir la classe guerrière des samouraïs, désormais vidée de toute substance. Nombre de guerriers avaient alors choisi de tourner définitivement le dos aux métiers des armes pour se reconverter dans le monde des affaires. Placés à la tête des grandes entreprises créées par le pouvoir impérial - chantiers navals, industrie lourde... - ils allaient constituer la première génération de capitalistes japonais. D'autres en revanche supportent très mal cette atteinte aux traditions. La décision prise en 1876 d'interdire le port du sabre aux anciens samouraïs met le feu aux poudres. Déstabilisés par la centralisation du pouvoir entre les mains de l'Empereur et la disparition du régime féodal qui

les faisait vivre depuis des siècles, plusieurs clans, dont celui de Samutsa, prennent les armes contre le gouvernement de Tokyo. La révolte, on l'a dit, est matée. Mais elle scelle également le sort d'Okubo Toshimichi. Son assassinat en 1878 sera le dernier grand soubresaut d'un Japon traditionnel en voie de disparition.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com